

Les soldats du centre, les plus avancés, tourbillonnaient dans ce même instant sous le feu des batteries autrichiennes, comme s'ils allaient aussi se débander et céder la victoire à l'ennemi: le duc de Chartres vient à eux, les harangue, les rallie, et en forme une grosse colonne à la tête de laquelle, pendant que la ligne des assaillants attaque de tout son front, il escalade lui-même les hauteurs sur un point.

Les Autrichiens, ainsi enfoncés de tous côtés, se retirèrent vers Mons, laissant sur le champ de bataille quatre mille hommes et treize pièces de canon. Les Français n'accusèrent qu'une perte de deux mille hommes. Ils regardèrent généralement Dampierre comme celui de leurs généraux qui avait le plus puissamment contribué à la victoire.

Dumouriez fut obligé, par les cris de ses soldats, de partager avec lui la couronne qu'on lui présenta à son entrée dans Mons. Dampierre, dans le moment de l'action qui lui valut de la part de l'armée une distinction aussi flatteuse, avait couru le plus grand danger. Ceux qui avaient été blessés alors se demandaient, après la bataille, s'il était encore vivant.

Un jeune homme, volontaire au premier bataillon de Paris avait quitté les drapeaux, son père le nommé Jolibois apprenant sa désertion partit aussitôt pour le remplacer. Arrivé le matin de la journée de Jemmapes et combattant au rang qu'aurait dû garder son fils, il s'écriait à chaque coup de fusil qu'il tirait sur l'ennemi:

« O mon fils, faut-il que la pensée de ta fuite empoisonne un moment aussi glorieux ! Je combats pour ton compte et pour le mien; je veux affronter double péril pour gagner double gloire ! »

Jolibois fut fait officier sur le champ de bataille.

Dumouriez avec son armée victorieuse, mais manquant de pain, suivit pas à pas l'ennemi, entra à Mons, à Bruxelles, à Liège. La Bourdonnaie prit

Ostende, Bruges, Gand, Anvers; Valence s'empara de Charleroy et de Namur ; nous avons conquis la Belgique.

L'année suivante, Dumouriez, dont l'influence morale en Belgique avait beaucoup diminué par suite des actes de cruauté des jacobins accourus après Jemmapes comme commissaires, Dumouriez, dis-je, ne put qu'à grand'peine réunir quarante-cinq mille hommes à Tirlemont où il voulait arrêter les Autrichiens commandés par Cobourg.

L'armée française se mit en mouvement le 18 mars au point du jour. A neuf heures, le général Valence en personne, ayant passé le pont de Neer-Heilisse, emportait le village de Raucourt, afin de faciliter le mouvement de son corps d'armée. Après un combat terrible, et dont le succès longtemps balancé fut en grande partie dû à une charge de cavalerie exécutée par ce général, les Autrichiens se virent forcés, sur ce point, de battre en retraite, et d'aller se rallier à quelque distance sur la gauche, où s'étendaient en même temps les Français vainqueurs.

Les généraux Leveneur et Neuilly, profitant de cette circonstance, passèrent la petite Gée, et bientôt maîtres d'Owerwinden, se portèrent sur la Tombe de Midelwinden, dont ils réussirent à s'emparer assez promptement. Le général Neuilly, suivant ses instructions, marcha alors sur le village de Neerwinden, et s'en rendit maître après un combat sanglant et opiniâtre, dans lequel un bataillon des volontaires de la Charente se fit surtout remarquer.

Mais ayant commis l'imprudence de le dépasser et de s'étendre dans la plaine, il fut chargé et repoussé au delà de Neerwinden par le général Clairfait, que les succès de l'aile droite de l'armée autrichienne mettaient à ce moment en état de faire agir de grandes forces.

Neerwinden ainsi repris, la Tombe de Midelwinden, Owerwinden et Raucourt ne tardèrent pas à subir le même sort. Neerwinden retomba cependant encore deux fois au pouvoir des Français, commandés, la première, par le duc de Chartres à la tête des deux colonnes du centre, et la seconde,

par Dumouriez lui-même. A cette dernière fois, l'armée française tomba momentanément dans un désordre qui pouvait entraîner sa perte totale ; chargée par la cavalerie impériale, elle dut son salut aux généraux Valence et Thouvenot, qui soutinrent le choc, l'un à la tête de la cavalerie française, et l'autre d'un corps d'infanterie et d'artillerie.

Le premier, dans cet engagement, fut assez grièvement blessé pour se faire emporter du champ de bataille. Dans ce moment de relâche, cette partie de l'armée française se rallia à peu de distance de l'armée autrichienne; mais celle-ci ne pouvait être vaincue qu'après une nouvelle attaque aussi importante que celle du matin, et faite avec plus de danger.

Victorieuse dans ces derniers instants, elle occupait les mêmes hauteurs et les mêmes positions avec des troupes plus considérables et des précautions plus grandes, tandis que l'armée française se trouvait sur la pente du terrain, ayant la petite Géete à dos. Dumouriez songeait cependant encore à recommencer la bataille, lorsque remarquant les renforts qui passaient continuellement de la droite à la gauche des Autrichiens, il se douta du malheur arrivé au général Miranda.

Il courut aussitôt de son côté. Il trouva le pont d'Orsmaël occupé par les hussards autrichiens qui faillirent le faire prisonnier. Ce pont, ainsi que le village qui lui donne son nom, avaient d'abord été occupés par la gauche de l'armée française, comme elle en avait reçu l'ordre; mais cette gauche, bientôt chargée en tête et en flanc, avait pris l'épouvante à un tel point, que Miranda ne pouvant retenir une partie de ses soldats effrayés par la mort et les blessures de plusieurs généraux et officiers supérieurs, ne s'était cru en sûreté qu'après s'être retiré précipitamment à plus de deux lieues du champ de bataille, jusque derrière Tirlemont.

Dumouriez assure dans ses Mémoires qu'il l'y trouva écrivant des lettres à ses amis, au lieu de penser à l'informer lui-même de l'échec qu'il venait d'essuyer et du point sur lequel il avait battu en retraite.

La troisième colonne de la gauche aux ordres particuliers du général Champmorin, avait été longtemps maîtresse du village de Leau, et ne s'en était retirée qu'à la dernière extrémité; mais enfin, ce point déterminant du succès, suivant Dumouriez, étant retombé au pouvoir de l'ennemi, on ne pouvait plus songer qu'à faire retraite dans le meilleur ordre possible.

L'armée française avait d'ailleurs fait de grandes pertes dans son personnel et dans son matériel. Presque tous ses généraux, officiers supérieurs ou d'état-major se trouvaient hors de combat. Trois mille de ses soldats étaient tombés sur le champ de bataille, ou avaient été faits prisonniers. Elle comptait mille blessés et plus de six mille fuyards désertés sur le chemin de Bruxelles et de la France. Elle avait encore perdu une partie de son artillerie.

La retraite se fit cependant le lendemain 19, en plein jour et avec beaucoup de fierté. La droite et le centre de l'armée française passèrent la Géeete sans obstacle, à la vue des troupes qu'elles avaient combattues, et qui les regardèrent exécuter ce mouvement sans oser les attaquer. C'est après Neerwinden que Dumouriez vit arriver à son camp huit députés de Paris, qui firent devant lui de longues phrases à propos de la liberté et de la république.

« La république! s'écria le général, c'est un vain mot; j'y ai cru huit jours. Depuis Jemmapes, j'ai regretté tous les succès que j'ai obtenus pour une aussi mauvaise cause. »

Quelques jours après, il abandonnait son armée et se retirait au camp des Autrichiens; il passa ensuite en Angleterre, où il mourut en 1822, âgé de quatre-vingt-quatre ans.